

Des trous – des détours :

Des trous qui émaillent toutes ces années passées dans l'atelier d'expression picturale que petit à petit j'ai pu créer à partir de 2006 - et un jour de mars 2012 - commencer, enfin, à y être à plein temps, avoir un lieu où chaque adolescent pourrait donner libre cours à la singularité de sa créativité. Un lieu repéré comme tel. J'ai sauté dans un trou. Un trou laissé dans l'organigramme institutionnel et créé par le départ à la retraite d'une ancienne collègue éducatrice. Je proposai à la direction de l'Institut Médico Educatif où je travaille depuis février 2001, d'orienter exclusivement mon activité vers les médiations en m'appuyant sur ma formation d'art-thérapeute. Je proposais de ne plus utiliser les différents mediums dans un quelconque but d'apprentissage, de progression, de productions à exposer. Mais d'utiliser ces mediums comme une possible voie de passage, une tentative pour se désincarcérer de leur monde interne parfois chaotique, archaïque, rigidifié par la maladie mentale, la déficience, les troubles de la personnalité. Un passage vers un lieu, un espace sécurisé psychiquement qui fasse exutoire aux tensions des uns, qui réenclenche une dynamique du désir chez d'autres, qui lèvent à minima les obstacles les tenants dans leur inhibition. Les sortir du trou. Faire une levée d'écrou. Pour qu'advienne le sujet dans toute sa singularité.

C'est sur une série de trous que j'ai construit mon outil de travail. Le premier étant celui de ma méconnaissance de la psychose qui me confronta d'emblée et assez violemment à un jeune homme de dix-sept ans, dans un face à face auquel nos béances respectives alimentaient nos peurs et notre incompetence à être dans un lien apaisé l'un avec l'autre. C'est la rencontre avec ce vide psychotique l'habitant - qu'alors je pensais insondable - qui m'orienta vers l'art-thérapie.

Le biais de la créativité était alors le seul canal d'accès qui m'était possible avec Filou, un travail au quotidien entre 2001 et 2004 pour qu'il mette en sourdine son désir d'emprise sur moi. Dès que j'étais en sa présence - et il attendait mon arrivée - j'étais capturé soit physiquement par des agrippements, soit verbalement par une incessante litanie qu'il déversait devant moi, une seule et même question « qui c'est qui fait le coucher ce soir ? ». Puis un jour je compris de façon très empirique que la question du regard était importante, dès que j'arrivais sur mon lieu de travail j'évitais que le sien ne me happe. Cela fut un premier pas vers la réduction de son emprise. Plus tard, quelques mois avant que je ne parte en formation d'art-thérapeute je proposais à Filou de faire un collage. J'étais pratiquement au bout de ce que je pouvais alors envisager faire pour contenir sa logorrhée verbale, ses tentatives d'agrippements. Il y avait un grand morceau de papier blanc, découpé à la va-vite, que je collais sur le tableau noir. Il avait une seule consigne : utiliser exclusivement les vieux numéros de Télérama que j'avais apporté. Il travailla trois mois sur ce collage. Une bonne partie des images choisies représentaient des personnages, photographiés de face, regardant l'objectif. Ce travail de collage il le réalisa patiemment,

minutieusement, lentement, déchirant de la page de la revue chaque élément qu'il souhaitait coller sur la feuille blanche. Tout cela le tenait, réduisait sa logorrhée le temps de l'atelier.

Enfin je compris que je venais de rencontrer le sujet, enfoui sous la carapace d'une psychose infantile. Filou était bien plus qu'un adolescent avec l'âge mental d'un enfant de trois ans et demi. Je compris aussi que le vide qui l'habitait n'était pas insondable, ce n'était pas forcément un abîme. Il fallait accepter de plonger un peu en eau profonde, comme un pêcheur de perle. Son collage c'est une perle que je remontais. A sa façon je crois qu'il le comprit. Il rassemblait les morceaux. Il boucha un trou. Sa psychose devint moins bruyante. Notre lien se transforma. Dans la toile qu'il avait tissée serrée autour de moi il acceptait qu'il y ait maintenant quelques trous. L'institution aussi porta un autre regard sur lui. Puis on le vit revenir d'un de ses week-end en famille avec un porte-clés accroché à sa ceinture. En quelques mois ce porte-clés accueillit de plus en plus d'éléments disparates. Il ne s'en séparait jamais, il le portait comme un enfant le ferait d'un objet transitionnel. Sauf, que s'il y avait conflit avec un autre cet objet faisait tiers. Il le triturait et l'exhibait. Il permettait de maintenir un trou dans la toile, une respiration qui autorisait une négociation, là, ou auparavant il n'y avait qu'adhésivité.

Ce travail avec Filou me déboulonna à plusieurs reprises de mon ancienne identité professionnelle - l'éducateur - spécialisé de surcroît - Cela enclencha un long processus qui fait venir ou revenir à soi, dans nos méandres, parfois dans le vif de nos blessures non cicatrisées. Par le détour de la rencontre avec l'étrangeté de l'autre, d'autres cheminements de soi émergent, qui vous mènent aussi vers des inattendus qui effraient. C'est cette pensée et cette image violente qui un soir m'envahit. Ayant été en difficulté avec Filou toute l'après-midi, l'ayant conduit dans sa chambre pour l'extraire du groupe, très réactif face à ses débordements pulsionnels. Une fraction de seconde, je me vis le projeter violemment contre un mur. Cette image me pétrifia, je quittais sa chambre pour rejoindre le reste du groupe. La violence effractive de cette pensée me mit au travail. Qu'est-ce que de cet autre fragilisé et dont j'avais la charge venait me prendre à défaut et mettre à mal professionnellement ?

Des contours :

Je pris conscience de ce processus à l'œuvre que bien plus tard, par petites touches successives. A plusieurs reprises lors de formations intra-muros à l'I.M.E et à l'extérieur lorsque je me formais en art-thérapie et plus tard lorsque je fus formateur. J'évoquais cet épisode lorsque nous en venions à parler de la violence de cet autre à protéger. Qu'en était-il alors de la nôtre, surgissant, souvent refoulée. Comment éviter cette confrontation en miroir ? Que pouvions-nous, ou plutôt, que devons-nous contourner pour encore tenir sa place sûrement, pour l'autre, pour soi. Comment accueillir un transfert parfois massif ?

Peut-être remettre du corps et de la parole à l'œuvre ?

Comment inverser la dynamique psychique de cet autre souffrant lorsque, pour lui, seul parle le corps dans ses débordements, son exubérance, son absence aussi.

Quelle rencontre possible avec cet autre parfois étrange et toujours singulier dans la manifestation de ses symptômes. Comment pouvoir soutenir le vide qui s'instaure quand la parole fait défaut. Ou a contrario quand elle tourne en boucle comme un vieux disque usagé qui n'arriverait jamais à la fin de la dernière plage musicale.

C'est dans l'écart que je trouvais un passage possible. Face à ce vide, un vide de sens commun aussi. Je perçu que si vide il y avait, il s'agissait d'un vide plein. Plein d'émotions qui ne trouvaient pas de point de sortie, qui ne trouvaient pas d'adresse. Faute de mots pour dire. Il devenait nécessaire d'ouvrir d'autres pistes et de creuser d'autres canaux pour que ce plein se déverse, parfois torrentiel, souvent dans la retenue, et aussi dans l'incompréhension des processus à l'œuvre chez eux, lorsque leur créativité remaniait quelque pan de leur vie psychique. Je créais alors un personnage. Un tiers qui, de temps à autre, vient prendre place entre eux et moi, entre moi et eux car, parfois, il me faut aussi ce tiers qui me déporte et m'abrite.

Un bouffon, un pantin, un épouvantail, un clown susceptible d'accueillir et de tenir face aux débordements pulsionnels des adolescents, susceptible d'éveiller un désir en panne ou non advenu par la surprise d'un dire, ou d'une posture.

Cela me mena au théâtre.

Et cela pris trois ans pour que le projet donne enfin vie aux « Têtes en galoche ». De 2010 à 2016, avec une comédienne arlésienne, nous avons accompagnés un groupe d'adolescents dans leurs émergences créatives. Petit groupe assez disparate qui se reconstituait pour moitié d'une année sur l'autre. A six reprises, au mois de juin de chaque année nous sommes montés sur les planches pour livrer au public le fruit de notre travail de l'année. Ce travail nous l'avons d'abord mené à trois sous la houlette bienveillante de la comédienne. Une surprise de taille nous attendait lors de la première répétition. Si nous étions là, accompagnant des adolescents nous devons être impérativement sur scène avec eux.

Nous ne l'avions pas prévu. Pris au jeux de la première répétition nous avons ainsi continué puis de trois on se retrouva à deux, puis moi tout seul avec les adolescents et la comédienne pour les deux dernières années en partenariat avec le musée Réattu.

D'octobre à décembre nous faisons des exercices divers, pour que chacun lâche prise et soit en capacité d'investir un personnage, il y avait aussi le positionnement sur la scène, les entrées et sorties. Tout ce travail préliminaire et préparatoire qui met en train la prochaine représentation. Cela n'allait pas de soi. Quitter son soi, investir un autre deux heures durant, sans s'y perdre. Accepter de découvrir et franchir ses propres limites. Se dire que cet autre que j'investi petit à petit dans sa posture, son langage, son histoire, cet autre ce n'est pas moi, c'est un

personnage fictionnel que je dois faire vivre dans le lien avec d'autres personnages fictionnels. Puis s'apercevoir que cette fiction là nous rattrape, nous habite et nous dévoile. Elle lève le voile et il est nécessaire de lever se voile pour être ce personnage. Nous devons passer par le vide. Laisser au vestiaire nos oripeaux, faire le vide et passer par une nudité de l'être. Se défaire de notre champ de pensée habituel. Se défaire de son identité professionnelle, le temps d'une répétition n'être plus que cet autre, au même titre que les adolescents, cet autre joueur parmi d'autres joueurs. Mais aussi rester soi, conscient de ce qui se joue sur la scène. Louis JOUVET disait « *[il y a] trois partenaires qui limitent le jeu de l'acteur : le personnage, partenaire visuel, le public et un troisième partenaire au sein même, à l'intérieur de l'exécutant, l'acteur se regardant faire ce qu'il fait, lui-même ayant conscience de son exécution.* » Ce personnage nous ne savions qu'assez tardivement qui il serait, même si nous savions quelle pièce nous allions interpréter. Nos improvisations en solo, en duo, nous guidaient vers lui pas à pas, jusqu'au jour de janvier où chacun prenait connaissance de Lui et du texte qui allait le faire vivre, le porter à la lumière, le faire advenir. Je constatais à chaque fois la justesse des choix de la comédienne, présente sur la scène elle aussi, tout en faisant la mise en scène. L'attribution des rôles semblait à chaque fois venir mettre au travail un point précis chez l'adolescent. Et pas que chez eux d'ailleurs, j'en faisais le constat d'une année à l'autre.

L'un de ces personnages m'institua père d'une jeune fille, elle-même en grandes difficultés face à son propre père qui ne voyait que l'enfant handicapée, fragilisée. Il niait totalement la presque jeune femme qu'elle devenait. Elle n'osait pas lui dire que les vêtements qu'il lui achetait la maintenaient enfant, petite fille de rose vêtue. Elle qui un jour ramena de la médiathèque un livre sur la sexualité des adolescents pour en voir les dessins. Ses propos sur les garçons et son désir, souvent exprimé crûment, de franchir le pas venait accentuer cet écart entre désir du père et désir de la fille. Pendant les répétitions je la poussais dans ses derniers retranchements pour qu'elle joue face à moi et face aux autres aussi, sa révolte de jeune femme prise dans un carcan de peluches rose. Face à ce personnage de fiction qui rejoignait sa réalité il lui était difficile d'exprimer cette révolte que j'allais chercher au fond d'elle. Un jour, sur la scène elle avança vers moi, forte de sa découverte d'une capacité inconnue d'elle. Elle dit son texte me fixant droit dans les yeux, le mouvements de ses bras accompagnait les mots qui fusaient d'une voix sûre et adressée. Je découvrais dans cette scène qu'elle pouvait lire. Dans les mois qui suivirent elle devint moins rose. Elle s'affirma et je crois qu'elle réussit à dire certaines choses à son père et à construire l'écart nécessaire pour commencer à vivre sa propre vie.

Ce rôle de père sur scène fit retour dans le réel avec un questionnement sur bien des points. Un retour qui balaya large sur une trentaine d'années, ce qui me questionna à nouveau sur mes choix professionnels : transmettre, éduquer, soigner. Chacun de ces choix me renvoie aussi au rôle, au personnage symbolique, à ce qu'il induit, à tout ce qui a pu être en jeux et enjeu dans le lien à l'autre. Qu'est-ce qui de l'autre vient à soi, s'y métabolise et

dans un perpétuel mouvement de balancier fait retour vers l'autre. Cet autre que j'ai accompagné dans ses émergences.

[...« L'acte de tracer le Trait correspond à celui même qui tire l'Un du Chaos, qui sépare le Ciel et la Terre.) Le Trait est à la fois le Souffle, le Yin-Yang, le Ciel-Terre, les Dix mille êtres, tout en prenant en charge le rythme et les pulsions secrètes de l'homme »...] - Vide et plein – le langage pictural chinois - p.73 - François CHENG

Cette phrase de François CHENG par quelques-uns de ses signifiants (tire – chaos – souffle – rythme - pulsions) illustre ce que la simple utilisation du trait peut mettre en jeux dans l'atelier.

Clôt et non clôt :

Le point de départ de leur production est souvent le trait qui se décline sous différentes formes : la ligne, le pointillé, la courbe, l'informe et le gribouillis. Les traits qu'ils tracent d'un mouvement sûr ou hésitant, tremblotant parfois viennent border leur univers et pour certains contenir leur chaos par une multitude de formes enchevêtrées. De cet entrelac contenant, le vide semble prendre une consistance, leur expression picturale s'exprime dans le clôt et le non clôt.

Du clôt émerge des formes plus ou moins figuratives, des structures géométriques. A plusieurs reprises j'ai retrouvé dans leurs productions des ressemblances avec des œuvres de peintres contemporains (Miro avec ses fonds monochromes emplis de formes arrondies reliées par de fins traits et évoquant des personnages, Townsbly avec ses gribouillages colorés et des inclusions de mots et de lettres, ses tâches colorées évoquant des fleurs flottantes ou des groupes de méduses , Rothko et la géométrie de ses grands aplats de couleurs, Pollock et son dripping, labyrinthes impénétrables aux couleurs sombres ou flamboyantes.

Dans ces clôts, d'autres univers apparaissent, parfois très archaïques, ils révèlent des traces de leur psychopathologie. Chez les adolescents souffrant de psychose infantile, ou d'autisme, le dessin se structure à l'image de leur vécu traversé par des angoisses de morcellement, cela donne des compositions très singulières dans l'utilisation de l'espace, l'agencement des formes représentées et la représentation du corps.

Le non clôt est un agencement aléatoire de lignes jetées sur la feuille qui parfois ressemblent au jeu de mikado lorsque les baguettes sont enchevêtrées sur la table de jeu. Certaines paraissent être des lignes de fuites, la feuille ne semble pas suffire à les contenir, il y a un ailleurs où se terminent ces lignes tracées d'un seul jet. D'autres tracées d'une main moins sûre viennent buter au bord de la feuille, un bord qui viendrait faire butée pour éviter de sombrer dans le vide.

Le vide plein – traces :

En juin 2016 l'institution me demanda d'arrêter le théâtre. L'arrêt brutal de la dynamique que cela avait instauré pendant six ans laissa un vide.

Le poids de ce vide émergea alors que j'étais dans mon atelier d'expression picturale. Il se manifesta par la nécessité de quantifier le nombre de productions réalisées depuis que j'accompagne les adolescents sur les chemins de leur créativité. Le travail de quinze années. Personne ne me demandait quoi que ce soit, mais je ressentais un point de vide en moi. Alors que nous nous étions déjà projetés sur l'année suivante avec la comédienne et le musée Réattu, cet arrêt brusque, produisit le besoin de justifier le travail accompli pendant cette période. De cet atelier peu de productions avaient été montrés, différents professionnels parfois curieux, d'autres inquiets, passèrent voir de quoi il retournait. A de rares exceptions près, ces visites étaient très rapides et n'amenaient pas de réels échanges ou de commentaires. A partir de 2007, à la suite de ma formation d'art-thérapeute je créais un espace de travail repéré pour la singularité de sa proposition, partir du désir de chaque adolescent, même si celui-ci s'exprimait dans le non-faire. Cette position au sein de l'institution était acceptée, mais elle était aussi à soutenir en permanence.

La trace de ce travail de quinze années ne pouvait se matérialiser que par des traits et des formes laissés sur plusieurs dizaines de milliers de feuilles blanche, parfois des feuilles colorées. Il y avait aussi des objets divers d'argile, de bois, de cartons, de tissus. Il m'était relativement facile de quantifier cela, j'avais pris des repères au fil du temps, retrouvé des notes qui me permettait de chiffrer à minima, je fus étonné du résultat. En quinze ans j'arrivais aux environs de vingt cinq mille objets produits. Cette sensation de vide s'estompa et laissa place à la surprise. J'avais bien été le témoin, le contemplateur, parfois admiratif, l'accompagnant de tout cela. La plupart de ces objets ont disparu, il n'avait pas vocation à s'inscrire physiquement dans une durée, beaucoup ont été détruits, mis à la poubelle à peine réalisés. Les adolescents comprenaient rapidement du fait de leur propre expérience subjective que l'essentiel était ailleurs, ces objets n'étaient que des traces de leurs propres mouvements internes, donc éphémères. J'en ai conservé quelques dizaines. Traces tangibles ayant émergés du chaos, du vide, du débordement pulsionnel de certains.

Moi aussi je suis en train de clore. Dix-huit ans de travail d'accompagnement d'adolescents avec comme fil rouge, l'expression de leur créativité, d'abord d'un trait pointillé, puis d'un trait continu. De tout cela me restent des images, des traces colorées, des traits, des argiles séchées représentant des visages, des corps, et aussi des corps à l'œuvre, des voix, des noms, des regards et des lieux différents chargés de leurs histoires. Et de la mienne.

Séminaire ACPI psychanalyse et création - l'épreuve du vide dans l'acte créateur
« En jeux de l'acte créateur dans l'accompagnement de groupe. De l'autre à soi »